

Une attention suffisante à l'intimité. Pour une pratique du transfert et une éthique du contre-transfert dans l'entretien de recherche sur l'expérience vécue

Nathanaël Waddled, Docteur

Volume 37, Number 1, Summer 2018

La recherche qualitative, un univers de nuances

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1049455ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1049455ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ)

ISSN

1715-8702 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Waddled, N. (2018). Une attention suffisante à l'intimité. Pour une pratique du transfert et une éthique du contre-transfert dans l'entretien de recherche sur l'expérience vécue. *Recherches qualitatives*, 37(1), 57–74.
<https://doi.org/10.7202/1049455ar>

Article abstract

Un entretien concernant les émotions et les sensations implique la mise en place d'une relation particulière poussant et permettant de faire le travail d'élaboration et de représentation de ce qui a été éprouvé. Cette relation engage l'intimité de l'enquêté qui se livre au-delà de ce qu'il parvient à expliciter. Il y a alors un enjeu à la fois éthique et méthodologique qui est similaire, même s'il n'est pas équivalent, à ce qui a lieu dans le transfert d'une cure psychanalytique. L'enquêteur en est responsable : toute faille dans son attitude d'écoute peut avoir des effets sur la manière dont l'enquêté perçoit sa propre expérience. Si cela n'influe pas nécessairement sur les résultats de la recherche, il faut prendre en compte cette question à partir du moment où l'objet d'étude est du « matériel humain » : des individus qui continuent à vivre avec ce qu'ils ont raconté après et au-delà de l'entretien.

Une attention suffisante à l'intimité. Pour une pratique du transfert et une éthique du contre-transfert dans l'entretien de recherche sur l'expérience vécue¹

Nathanaël Wadbled, Docteur

Université de Lorraine-CREM, France

Résumé

Un entretien concernant les émotions et les sensations implique la mise en place d'une relation particulière poussant et permettant de faire le travail d'élaboration et de représentation de ce qui a été éprouvé. Cette relation engage l'intimité de l'enquêté qui se livre au-delà de ce qu'il parvient à expliciter. Il y a alors un enjeu à la fois éthique et méthodologique qui est similaire, même s'il n'est pas équivalent, à ce qui a lieu dans le transfert d'une cure psychanalytique. L'enquêteur en est responsable : toute faille dans son attitude d'écoute peut avoir des effets sur la manière dont l'enquêté perçoit sa propre expérience. Si cela n'influe pas nécessairement sur les résultats de la recherche, il faut prendre en compte cette question à partir du moment où l'objet d'étude est du « matériel humain » : des individus qui continuent à vivre avec ce qu'ils ont raconté après et au-delà de l'entretien.

Mots clés

ENTRETIEN COMPRÉHENSIF, ÉTHIQUE, ETHNOMÉTHODOLOGIE, INTIMITÉ, PSYCHANALYSE, RELATION

« Tous les mots qui n'auront pu être dits, toutes les scènes qui n'auront pu être remémorées, toutes les larmes qui n'auront pu être versées, seront avalés en même temps que le traumatisme, cause de la perte. Avalés et mis en conserve. Le deuil indicible installe à l'intérieur du sujet un caveau secret. Dans la crypte repose, vivant, reconstitué à partir de souvenirs de mots, d'images et d'affects, le corrélat objectal de la perte, en tant que personne complète, avec sa propre topique, ainsi que les moments traumatiques – effectifs ou supposés – qui avaient rendu l'introjection impraticable. [...] le fantôme de la crypte vient hanter le gardien du cimetière, en lui faisant des signes étranges et incompréhensibles, en l'obligeant à accomplir des actes insolites, en lui infligeant des sensations inattendues »
(Abraham & Torok, 1987, p. 266).

Introduction : Le ressenti dans le secret de l'intimité

Dans un travail sociologique s'intéressant à l'intimité et au vécu affectif, celui-ci ne sert pas à élaborer un objet d'étude, mais est en lui-même l'objet d'étude. L'enquête ne consiste donc pas seulement en l'explicitation de données objectives et en la restitution de situations, de comportements, d'observations ou de fonctions. Une telle perspective phénoménologique cherchant à comprendre un vécu engage un complexe d'émotions, de sensations, de non-dits où se donne plus que ce que le contenu des propos laisse paraître. Cela découvre « un espace intérieur mettant en jeu le registre du secret vis-à-vis d'autrui mais aussi de soi-même » (Durif-Varembont, 2009, p. 2, 2003). À l'insu de celui qui participe à l'entretien comme de l'enquêteur, il se dit toujours quelque chose qui échappe et « demeure le secret silencieux de nos sentiments » (Jeudy, 2007, p. 70). Dans certains cas, il se peut que cette intimité soit l'enjeu même de l'entretien, et que ce secret soit la visée de l'enquête. Dans une perspective ouverte par la sociologie phénoménologique ou par l'ethnométhodologie visant l'analyse du vécu intime (Berger & Luckmann, 1986; Blin, 1995; Cefaï & Depraz, 2001; Mucchielli, 2009), il s'agit alors de rendre compte de la manière dont les participants à l'entretien vivent leurs ressentis en s'intéressant plus à déterminer comment les individus comprennent leurs expériences qu'à les inscrire dans des fonctions sociales ou culturelles. Il faut alors renoncer à subsumer la parole de l'enquêté sous la compréhension du chercheur (Wadbled, 2016a). Renoncer à prétendre savoir mieux que l'autre qui il est, ce qu'il dit, ce qu'il ressent et la manière dont il vit ce qu'il ressent implique de l'écouter le dire, et pour cela de le lui faire dire. Comme l'avait considéré le psychanalyste et anthropologue Devereux (1980), la psychanalyse peut être un modèle pour comprendre ce qui se joue et pour débusquer les difficultés, les impasses et les dangers d'une telle prétention, étant donné qu'elle propose un dispositif où un individu, ayant gardé des éléments de son intimité secrets, est amené à les exprimer.

Si ces difficultés, ces impasses et ces dangers valent d'une manière générale, ils sont particulièrement présents et explicites lorsqu'on demande aux participants de parler d'une expérience difficile. C'est le cas par exemple dans une étude sur l'expérience de visite associée au tourisme noir ou obscur, c'est-à-dire présentant la souffrance et la mort comme celle que j'ai réalisée pour ma thèse (Wadbled, 2016b). Si ce n'est pas nécessairement une expérience traumatique, c'est toujours quelque chose laissé au secret qu'il est demandé de formuler : un ressenti qui leur appartient en propre et auquel aucune formulation ne peut rendre justice. Il y a un aspect inavouable tenant à la nature même de ce vécu. L'expérience faite apparaît alors comme incomplète : interrompue du point de vue de l'épreuve. Elle ne s'était pas encore transformée en souvenir ou en mémoire, selon le sens que le sociologue Halbwachs donne au terme *expérience* : une reconstruction présente à soi-même, c'est-à-dire dans le temps présent de la conscience, de ce qui a été éprouvé et prenant sens dans la visée où la perspective

de celui qui se souvient (Halbwachs, 1994, 1997). La difficulté est que cette mise en forme fait changer l'expérience de registre. Elle passe de quelque chose d'éprouvé dans l'intimité à quelque chose de sémiotisé et de communicable (Micheli, 2013). Pour Halbwachs, c'est par cette translation que ce qu'il s'est passé fait sens pour l'individu. Sinon, le passé reste en suspens, car il ne s'élabore pas dans une représentation. Il ne se formalise pas dans un souvenir, sans être pour autant oublié puisque ce qui a été éprouvé reste présent soit sous la forme d'un ressenti soit sous celle d'un désir contrarié de le dire. Et tant qu'il n'est pas parvenu à être représenté tout en demeurant vivant, le ressenti est mis au secret : gardé sans se montrer.

Un entretien doit permettre de le sortir de cette crypte où il était mis en conserve (Abraham & Torok, 1987). Il s'agit alors d'amener les participants à élaborer leurs souvenirs pour percer le secret d'une intimité qui n'avait jamais encore réussi à se dire. Pour permettre cette action, chaque entretien a donc nécessité la mise en place d'une relation particulière poussant et permettant de faire le travail d'élaboration et de représentation de ce qui a été ressenti. C'est en ce sens qu'il faut peut-être mieux parler d'enquêtants ou de participants, que d'enquêtés – de la même manière que la psychanalyse parle d'analysants pour insister sur la dimension active de la sémiotisation.

Dans la mesure où il cherche les mots pour se dire et négocie avec ses ressources linguistiques pour parvenir à traduire discursivement ce qu'il a éprouvé, le participant à l'entretien est véritablement actif et mène lui-même l'enquête sur son expérience sous la direction de l'enquêteur. Celui-ci ne mène pas à proprement parler l'entretien, il l'entretient seulement, c'est-à-dire qu'il accompagne l'enquête que le participant mène sur lui-même et sur sa capacité à se dire. L'enquêteur ne demande pas aux participants de décrire ce qu'ils ont éprouvé, mais de le mettre activement en forme. Ils sont actifs. La question est alors celle de la nature de ce dispositif et de ses effets sur ceux qui y prennent part. Le désir de dire son expérience qui s'actualise et se réactualise dans l'espace-temps de l'entretien doit être un espace transitionnel (Winnicott, 1969). En effet, celui-ci doit permettre aux participants d'objectiver leur expérience pour en faire un souvenir et de la perdre comme vécu éprouvé.

Établir un dispositif libérant la parole

Le chercheur doit être attentif à mettre en place et à entretenir une relation dans laquelle la parole peut s'élaborer librement. Il s'agit d'instaurer un dispositif d'entretien qui l'induit de manière non contraignante. Pour encourager l'élaboration, les participants sont amenés à reformuler plusieurs fois ce qu'ils veulent dire. Cela leur permet de reprendre à plusieurs niveaux et plusieurs fois la négociation avec leurs compétences linguistiques afin d'exprimer ce qu'ils n'arrivaient pas à dire au premier abord. Ils ne se sentent alors pas forcés à parler. Pour que cette parole soit libre, l'enquêteur se montre bienveillant et à l'écoute. Le participant se sent considéré

comme un agent produisant un savoir sur sa propre expérience. Il n'est pas observé de l'extérieur par un enquêteur, puisque ce dernier montre qu'il s'intéresse véritablement à son vécu intime.

Dire et redire dans une relation inédite

La mise en place du dispositif crée une dynamique instable au cours de chacun des entretiens, qui peuvent être organisés en spirale : les participants sont amenés successivement à re-raconter leur expérience dans des détours et retours où l'engagement est à chaque fois différent et où quelque chose de différent se dit – ou plus exactement est dit de manière active par les participants qui le mettent puis le remettent en forme. Les participants sont conduits à se réinscrire à chaque fois dans une relation particulière se reconstruisant au fur et à mesure, ainsi qu'à redire leur expérience plusieurs fois à des niveaux et dans des contextes différents. En partant d'une répétition des situations dans lesquelles ils n'avaient pas réussi à en parler, ils peuvent s'inscrire dans une nouvelle relation permettant de dire et de redire leur expérience. Ils formulent et reformulent ce qui a été éprouvé pour approcher ce qu'ils ont ressenti en le déplaçant et en l'encadrant par une multitude de mises en forme sémiotiques selon la méthode mathématique de l'encadrement par des suites convergentes : il s'agit d'encadrer ce qui est visé en s'en approchant sans jamais parvenir à le déterminer exactement. Effectivement, si une série de suites convergentes ou de polygones s'articulent autour d'un arc de cercle, les formes restent bien différentes, cependant elles convergent vers un point aveugle que, même de manière idéale, elles ne peuvent rejoindre. Ce qui a été éprouvé est une limite se formulant d'une manière différée comme une archive ne pouvant jamais dire définitivement avec des mots l'évènement qu'elle représente (Derrida, 2008; Wadbled, 2010). Ce travail est rendu possible en établissant des contraintes organisationnelles. D'une part, les entretiens se font sur plusieurs semaines afin que chaque rencontre puisse être l'occasion d'une nouvelle élaboration reprenant et non simplement continuant la précédente. D'autre part, ils sont menés sous la forme de discussions afin d'engager une relation moins formelle et un échange en apparence moins dirigé pouvant ainsi à chaque fois partir dans des directions inattendues.

Une telle dynamique, fondée sur une relation où il est possible de se dire à travers une succession de reformulations, fait écho à celle mise en place dans et par le dispositif analytique sous le nom de transfert. Elle en reformule la pratique et les enjeux dans un autre cadre. Un tel usage de la notion de transfert hors du cadre analytique est autorisé par un certain nombre de psychanalystes considérant que les phénomènes de transfert peuvent se retrouver dans toute forme de relations. Dans la situation analytique comme dans une enquête phénoménologique visant l'intimité des participants se retrouve le fait de communiquer le plus intime de soi dans l'enclos d'un espace de parole exclusive où se produit une mise en mouvement d'une épreuve.

Les entretiens menés apparaissent en effet se jouer dans un double mouvement dont la logique est similaire à celle du transfert tel que le définit la psychanalyse. Les participants rejouent à la fois les rapports où ils ont essayé de se dire jusque-là en vain et les rapports avec ce qu'ils ont essayé de dire sans parvenir à en faire un souvenir (Assoun, 2011; Green, 2010). Comme l'analyste, l'enquêteur est à la fois celui sur lequel sont projetées de manière condensée les relations avec les autres et celui à qui est adressé ce qui essaie de se dire. Dans une perspective également non structuraliste, cohérente avec la manière dont le psychanalyste Ferenczi pense le transfert comme un « mécanisme dynamique de tout amour objectal » (2013, p. 135), l'objet qu'il s'agit de dire apparaît par ses multiples déplacements. Ceux-ci ne signalent pas une structure dans laquelle l'objet serait indifférent, mais un élément particulier et précis autour duquel les déplacements ont lieu. C'est par une succession de déplacements de cette double relation originaire que ce qui a été éprouvé prend forme dans le discours et advient à une représentation.

À un premier niveau, la relation avec les participants passe de la reproduction de leurs relations antérieures à quelque chose d'autre par l'instauration d'un mode de relation propre à l'espace-temps de l'enquête. Les participants commencent généralement leur récit par des formulations générales stéréotypées qui sont sensiblement les mêmes que celles qu'ils ont dit avoir déjà mobilisées. La relation avec l'enquêteur est une sorte d'amalgame et de superposition de toutes ces relations antérieures, permettant aux participants d'être dans un cadre connu : la réactivation d'anciens modèles relationnels dans une nouvelle relation. Dans le cadre de l'entretien où les participants se sont engagés à parler de leur intimité, cette incapacité originelle de faire, dans laquelle ils sont ainsi enfermés au début, a eu comme effet une gêne et une honte. Il a donc été nécessaire de leur permettre de les surmonter.

L'impossibilité à dire est attachée à ces relations antérieures où la parole n'a pu se libérer. Elle n'est pas simplement conjoncturelle : les difficultés sociales et expressives rendent ces difficultés à se dire constitutives de ces contextes relationnels et linguistiques donnés. Dire explicitement son ressenti sans le trahir pour correspondre à ce qui est socialement acceptable ou linguistiquement possible n'est donc possible qu'en sortant de ce double cadre. Lorsque l'entretien est en particulier fait avec des adolescents, il s'agit de sortir d'un rapport fondé sur un lien affectif ou un lien d'autorité structurant leur rapport aux adultes avec lesquels ils n'ont pas réussi jusque-là à parler de leur expérience. L'enquêteur doit déstabiliser cette reproduction en établissant une relation où celle originaire va se répéter et se déplacer un nombre suffisant de fois pour parvenir à s'y dire quelque chose. Ce qui doit se mettre en place est une relation et une pratique du langage différentes de celles où les adolescents sont engagés quotidiennement et dans lesquelles ils ont pu constater l'échec de leur désir de représentation.

Un espace-temps bienveillant

Cette nouvelle relation se fonde sur la bienveillance, qui fonctionne comme un espace-temps où le jeu de la mise en forme peut se faire : produire une « aire de jeux » (Winnicott, 1975). L'enquêteur n'est ainsi pas simplement celui qui pose des questions, mais avant tout celui qui établit un espace-temps relationnel particulier et adapté à chaque participant. Dans cet espace, le participant va pouvoir parler librement et jouer ses représentations sociales et langagières. Concernant cet aspect, il est frappant de constater les similitudes et les points de contact entre les manières dont les ethnométhodologues et les analystes parlent de leur attitude. L'ethnométhodologie considère comme centrale une éthique définissant les relations personnelles entre l'enquêteur et les participants. Il s'agit d'une bienveillance (Garfinkel, 1967; Ogien, 2001; Paperman, 2001) ayant la forme d'une certaine indifférence qui n'est ni une indifférence ni une neutralité au sens ordinaire de ces termes, mais une prise de position en faveur de l'activité ordinaire et de la rationalité des acteurs. Cet impératif se retrouve dans une certaine pratique analytique. Ferenczi critique notamment des attitudes trop rigides marquées par un déficit d'empathie. Dans les deux cas, il est question indissociablement d'une exigence éthique et méthodologique. D'un point de vue éthique, il faut postuler que les participants ont une certaine intelligence de leur monde : ils ne sont pas ce que Garfinkel nomme des « idiots culturels » (Ogien, 2001). D'un point de vue méthodologique, il faut considérer que c'est à cette condition que l'ordre immanent qu'ils donnent au social, et donc à leur expérience subjective, peut se dire et être recueillie par l'enquêteur.

Cette bienveillance vient d'un refus de la part de l'enquêteur et de l'analyste de se poser en position de savoir. L'ethnométhodologie se revendique en effet comme étant un réalisme faible dont l'enjeu est de décrire la manière dont des agents comprennent le monde. Ce n'est pas une approche fonctionnaliste de la sociologie (Deleuze, 1989; Malinowski, 1970a, 1970b) cherchant à inscrire ces vécus par rapport aux « fonctionnements » ou aux conditions de fonctionnement d'un dispositif social où ils auraient la signification d'une tâche à effectuer. La bienveillance signifie pour les ethnométhodologues que seul leur importe le vécu subjectif des participants à l'enquête. La signification du fait même de se souvenir est présumée ne pas échapper à celui qui se souvient et ne vaut qu'en tant qu'elle est vécue et réinvestie par lui dans son contexte et son horizon d'attente propre. C'est le même intérêt qui préside à la clinique psychanalytique, contrairement à une tendance structuraliste de certaines théories. Il s'agit toujours de la relation particulière avec un individu particulier. Ses caractéristiques propres ne sont pas des variables définissant sa place ou sa tâche fonctionnelle dans une structure sociale, culturelle ou symbolique, mais ce qui définit son individualité irréductible. C'est en ce sens que l'ethnométhodologie parle d'agents plutôt que d'acteurs, de la même manière que la psychanalyse parle d'analysants et non d'analysés. Cette renonciation à réinterpréter ce qui est dit ne signifie pas celle de toute

interprétation. Elle signifie que le chercheur rend compte de la manière dont le participant comprend son expérience sans la subsumer sous ses propres catégories d'analyses. Il s'agit de la renonciation à une relation d'autorité tournée vers celui qui est censé savoir. Les participants parlent lorsqu'ils ont testé le fait qu'ils ne sont pas jugés : lorsqu'ils font l'expérience que l'enquêteur n'en sait pas plus qu'eux à leur sujet et qu'eux seuls peuvent comprendre ce qu'ils vivent. Il y a toujours une asymétrie, mais elle est plus fonction d'une compétence à mettre en place une certaine relation où la parole est possible que d'une interprétation du contenu de cette parole.

Cette relation particulière est produite par un ensemble de rituels (Houseman, 2003) propres à chaque situation. Ces rituels l'introduisent dans ces espaces-temps bienveillants. Cela passe par un ensemble de gestes, d'attitudes, d'échanges verbaux et non verbaux, ainsi que par le fait de s'installer d'une certaine manière dans un certain lieu dont la fonction est de proposer une nouvelle configuration relationnelle. Ils mettent dans une certaine disposition à travers un rapport personnel inédit pour les participants. C'est en vertu de ce caractère inédit que ce qui peut se dire et ce qui se dit effectivement se reconfigurent par la réponse des participants à l'invitation formulée par l'enquêteur à travers ses rituels d'accueil. Dans cette situation, la relation où la parole ne pouvait se dire se révèle inadaptée à ce nouveau cadre en apparaissant comme répétitive. C'est ainsi par la répétition que la nécessité comme la possibilité d'en sortir apparaissent. La relation entre l'enquêteur et les participants peut prendre la forme d'une alliance visant l'expression de l'expérience jusque-là mise au secret – plutôt que celle d'une résistance l'en empêchant.

Dans cette nouvelle relation où les participants ont pu exprimer quelque chose de leur intimité selon la logique de transfert, ce qui a à se dire se reformule constamment dans de nouvelles données. Pour reprendre une formule freudienne, il s'agit alors de pouvoir remplacer la répétition, où les participants reproduisent, par la remémoration, où ils réinvestissent (Freud, 1997) : l'objet de la répétition se trouve dénommé de façon démultipliée (Tomasela, 2012). Des souvenirs de ce que le participant a éprouvé peuvent ainsi se dire ou se mettre en forme.

Une relation inachevée

Si elle est méthodologiquement féconde dans la mesure où elle permet à l'enquêteur d'obtenir ses données, la relation instaurée induit et repose sur un malentendu. Pris dans une relation qui leur demande de dire, les participants croient qu'elle est à leur service et que l'intérêt manifesté pour leur expérience est autre chose qu'une technique d'entretien. Ils peuvent alors être reconnaissant envers l'enquêteur et l'investir d'un rôle qui n'est pas le sien.

Un malentendu constitutif

L'élaboration d'une expérience restée jusque-là secrète semble en effet être un enjeu important pour les participants, car ils voient dans l'entretien l'occasion de dire ce

qu'ils n'ont jamais réussi à dire. Une telle idée est en fait un malentendu investissant la relation de l'entretien comme une relation analytique et l'enquêteur comme un analyste. Les participants attendent alors de l'enquêteur une position qui n'est pas la sienne et qu'il ne peut tenir. Il s'agit de ce que le psychanalyste Anzieu (1975) nomme une communication paradoxale où se juxtaposent des éléments antinomiques, en l'occurrence une demande ainsi que des attentes d'un côté, et de l'autre, des contraintes faisant de cette demande une méprise dans un système relationnel qui les lie de manière irréductible.

Or un entretien n'est pas une psychanalyse précisément pour cette raison : son enjeu n'est pas le bien-être des participants, mais essentiellement le recueil de données afin de produire un travail scientifique. Contrairement à l'analyste, l'enquêteur n'organise pas l'entretien dans l'intérêt du participant, mais par rapport à ses objectifs et intérêts scientifiques. En ce sens, il instrumentalise toujours sa parole. Le participant est un médium permettant d'accéder à l'objet d'étude qui est son vécu : même si l'enquêteur doit toujours veiller à ce qu'elle ne le soit pas, ou du moins suffisamment pas, la relation mise en place est instrumentale. Le rapport transférentiel est en ce sens toujours utilisé par l'enquêteur dans son propre intérêt en consolidant un certain investissement qui permet aux participants de parler. Cela se manifeste de deux manières. D'un côté, l'enjeu d'un entretien n'est pas de laisser les participants partir dans des associations libres et l'enquêteur doit donc les recentrer. Il oriente l'entretien. L'écoute est partielle dans la mesure où il y a des données à recueillir. Même si l'enquêteur est attentif à ce à quoi il ne s'attend pas, il reste pris dans les enjeux et les intérêts liés à son objet d'étude. À un niveau minimal, sa discipline d'origine le cadre. En même temps, un entretien a une durée limitée. Même s'il se déploie sur plusieurs semaines et si les participants ont l'occasion de revenir plusieurs fois sur leur expérience, ce temps n'est pas extensible et ne leur permet pas d'aller au bout des remises en forme de ce qu'ils ont à dire. Dans les deux cas, lorsqu'il réoriente la parole des participants et lorsqu'il met définitivement fin de sa propre initiative à l'entretien, l'enquêteur laisse le participant à lui-même. Même lorsque le temps de l'entretien est déterminé à l'avance ou lorsqu'il s'achève formellement lorsque le participant le désire, le cadre temporel reste celui de l'enquête et ne peut être extensible en fonction des associations et des déplacements d'intérêt du participant. Une fois qu'il a recueilli les données qu'il estime nécessaires, l'enquêteur abandonne le participant au milieu même de son travail d'élaboration.

Susciter des attentes exagérées

En ce qui a trait au contenu de ce qui est sémiotisé, le risque que pose ce malentendu apparaît lorsque les participants en disent trop ou plus que ce qu'ils devraient ou de ce qu'ils pourraient assumer. Pris dans le dispositif qui les fait parler, ils se laissent prendre au piège du malentendu laissé par l'enquêteur. Ils peuvent rester après

l'entretien dans une situation inconfortable d'inachèvement de la relation. L'enquêteur pousse les participants à formuler des choses qu'il laissera élaborées à mi-chemin ou que les participants auraient eu encore besoin de reformuler pour en comprendre la signification. L'enquêteur est responsable d'avoir provoqué et d'entretenir l'élaboration. Or le fait de formuler une intimité éprouvée, mais non nécessairement consciente, peut avoir un certain nombre d'effets. Si les participants ne parviennent pas à dire leur intimité, ce n'est peut-être pas seulement et pas toujours pour des raisons qu'il serait possible de qualifier de techniques : le caractère non approprié de la langue ou des conditions sociales de l'échange. Ce peut aussi être pour des raisons psychiques, en particulier lorsque l'intimité qu'il s'agit de dire est douloureuse ou angoissante : ce que l'enquêteur fait dire a peut-être du mal à se dire, car cela ne peut être entendu, et une fois qu'il est dit, cela peut avoir besoin d'être encore repris au-delà de ce que permet la durée de l'entretien.

Au plan relationnel, ce malentendu peut également tendre à transformer la relation de l'entretien où les participants répondent à une demande de l'enquêteur en une autre relation où ils sont reconnaissants envers lui. C'est le cas lorsque la parole n'a pas pu préalablement avoir lieu, notamment dans le cadre familial ou amical. L'enquêteur les écoute, contrairement au manque d'intérêt qui a pu, par exemple, être ressenti de la part de ceux dont une attention était attendue, comme la famille et les amis. Il manifeste de l'intérêt. Les participants peuvent donc être reconnaissants envers lui. L'enquêteur qui se contentait de recevoir leur parole dans le dispositif mis en place se voit érigé à une place d'écoute et d'intérêt idéalisée. La relation mise en place comme une demande de parole adressée aux participants se trouve réinvestie et inversée comme réponse à leur désir de parler et comme preuve d'intérêt. La reconnaissance n'est alors plus adressée par l'enquêteur à ceux qui ont bien voulu lui parler pour qu'il puisse faire son enquête : elle lui est adressée. L'enquêteur se trouve investi d'une position où les participants le prennent pour responsable de la réussite d'une élaboration.

De la même manière que dans une analyse, cette reconnaissance pose une difficulté éthique lorsqu'elle prend la tournure d'un amour (Assoun, 2011) sous la forme d'un investissement affectif amical ou séducteur. Lorsque la relation instaurée ne fonctionne pas, il peut au contraire et réciproquement naître un sentiment de haine envers celui qui n'a pas tenu une promesse faite. Cela peut se manifester lorsqu'un participant montre une certaine hostilité en considérant que l'enquêteur n'a pas réussi à lui permettre de parler malgré son prétendu savoir.

Au-delà de ce rapport instauré à celui présumé savoir et devant être déconstruit pour pouvoir commencer l'entretien, les participants investissent sur l'enquêteur l'amour porté à leurs proches, qui de leur point de vue auraient dû être intéressés par eux mais ne l'ont pas été. La relation de l'entretien fait revivre ce qui

aurait dû être vécu avec les proches ou les intimes n'ayant cependant pas été à la hauteur de la relation d'amour espérée. L'entretien lui-même se trouve idéalisé comme modèle d'une relation d'amour véritable ne s'adressant pas d'abord à l'enquêteur en tant que personne, mais qui peut venir se cristalliser sur sa personne particulière. Il s'agit d'une méprise faisant jouer à l'enquêteur le rôle d'un proche ou d'un parent, en particulier lorsque l'entretien est mené avec des adolescents.

La relation qui rend l'expression des données possibles est ainsi modifiée. Du point de vue du recueil des données, il s'agit d'une résistance à l'expression de la parole. L'enquêteur perd son statut pour être considéré en tant qu'homme et non plus comme chercheur, ce qui change la nature de la relation pour la rabattre sur une forme quotidienne : selon une logique repérée par certains psychanalystes, le désir d'amour remplace l'action réalisant le désir de parler. Cette situation pose également un problème éthique plus préoccupant. Les participants se mettent dans une situation qui à la fin de l'entretien peut être au mieux inconfortable et au pire traumatisante. La question est celle de la manière dont les participants prolongeront cet investissement par la suite. Ils peuvent alors réagir de deux façons lorsqu'ils reproduisent de manière transférentielle la relation à l'enquêteur sur les autres personnes à qui ils pourraient être amenés à parler. Soit ils attendent alors des autres le même intérêt que l'enquêteur leur a porté et ils les investissent également de leur amour, soit ils attendent d'eux qu'ils les abandonnent de la même manière que l'a fait l'enquêteur. Dans les deux cas, le dispositif relationnel qui a permis la parole peut avoir des effets pervers qui interdiront la poursuite de l'élaboration commencée pendant l'entretien : la demande d'écoute sera souvent déçue, car il n'y a plus rien à dire. Les deux peuvent sembler en fait complémentaires : l'enquêteur montre aux participants qu'ils peuvent continuer à parler sans lui, mais ils peuvent se sentir instrumentalisés alors qu'on leur avait laissé croire qu'ils étaient en position d'instrumentaliser l'enquêteur.

Être attentif aux autres et à soi

Il y a donc une responsabilité éthique de l'enquêteur. Il doit mettre en place une relation où les participants acceptent de se dire tout en gérant l'investissement qu'ils peuvent mettre dans cette relation. C'est à ce niveau qu'il y a une exigence éthique, c'est-à-dire la nécessité de faire attention à l'autre considéré en lui-même et non seulement comme pourvoyeur de données. L'enquêteur doit à la fois encourager cette relation dans la mesure où elle induit un désir de parler et la limiter car il ne peut y répondre pleinement. Pour maintenir cet équilibre, il doit être attentif à ses réactions et d'une manière générale à tout ce qu'il manifeste verbalement et non-verbalement.

La responsabilité éthique de l'enquêteur

La difficulté de la position de l'enquêteur dans cette situation est qu'il peut avoir intérêt à entretenir cette méprise puisqu'elle est un moteur poussant les participants à parler. L'investissement affectif est ainsi encouragé par la relation d'écoute mise en

place. De plus, il est possible de faire l'hypothèse selon laquelle les participants continuent à parler tant que la promesse d'écoute et d'intérêt qu'ils perçoivent n'est pas démasquée en tant que supercherie. Ainsi, comme dans une certaine conception de la psychanalyse suivant celle de Ferenczi et de Klein, où l'attitude de l'analyste détermine activement la situation de communication dans laquelle est engagé le patient, l'enquêteur est responsable de l'effet produit sur les participants par la relation qu'il a instaurée. Il est de sa responsabilité de ne pas entretenir, ou du moins de limiter son malentendu constitutif. Il ne se contente pas de réagir passivement en enregistrant ce qui lui est dit et en subissant les projections faites par les participants lorsqu'ils le prennent pour un analyste ou un objet de reconnaissance. C'est depuis le désir de l'enquêteur que ceux des participants se réalisent et risquent de se transformer en demande d'écoute, comme si l'enquêteur était un analyste, et en reconnaissance comme s'il était un objet d'amour. C'est bien par son attitude à l'égard des participants et par ses mots que le transfert s'active et s'entretient. De même que dans une psychanalyse, il n'y a de transfert que quand celui à qui la parole est adressée le permet.

La manière dont l'enquêteur met en place et répond au désir de parole des participants est ce qui est en jeu, d'où la grande importance de son tact, pour reprendre un terme de Ferenczi. Ce que les psychanalystes nomment le contre-transfert se joue, c'est-à-dire la réponse de celui qui écoute à celui qui parle (Paul, 2010; Racker, 2000; Winnicott, 1969). Si tous les théoriciens de la psychanalyse ne lui ont pas donné d'importance (Lacan, 1961), il s'agit d'un élément central de la clinique psychanalytique permettant de mettre l'accent sur la manière dont celui à qui est adressé le discours doit agir et réagir. Cette notion permet de mettre l'accent sur l'action de l'enquêteur envers les participants, au-delà de sa fonction de recueil de données. Cette dimension de l'entretien excède en grande partie sa dimension scientifique. L'enjeu est à la fois d'avoir les meilleures données possible en entretenant une relation où la parole se développe et de s'assurer que cette expression de l'intimité n'a pas des effets pervers pour celui qui la fait. Cette responsabilité joue à un degré de mise en abîme supplémentaire par rapport à ce qui se passe dans une analyse : l'enquêteur doit gérer deux malentendus imbriqués au lieu d'un seul, puisqu'il peut être pris pour un analyste et pour un objet d'amour là où l'analyste n'a que cette seconde dérive à prendre en compte.

Reconnaître ses réactions

Il n'est pas possible pour l'enquêteur de ne pas avoir de réactions par rapport à la manière d'être des participants ou à ce qu'ils disent. Il a des prédispositions à des sentiments vis-à-vis des participants, qui transparaissent dans sa façon d'instaurer et d'entretenir la relation et dans celle de réagir à ce qui lui est dit. Il rejoue également un ensemble de relations qu'il a pu avoir et qu'il réinvestit dans la situation de l'enquête.

C'est notamment le cas lorsque l'enquêteur reconnaît une communauté ou une opposition avec l'intimité exprimée des participants. Il voit dans ce qui lui est dit un fonctionnement affectif étant pour lui une redondance par rapport à ses propres réactions intimes ou par rapport à des réactions qu'il a déjà observées. Il peut les juger positivement comme quelque chose qu'il accepte en lui-même ou qu'il envie chez d'autres, ou négativement s'il s'agit de réactions qu'il aimerait ne pas avoir ou qu'il dénonce chez les autres. Dans tous les cas, cela produit des sentiments qui l'écartent de la bienveillance. L'enquêteur peut alors développer un certain attachement ou une certaine répulsion envers les participants associés à un ensemble de réactions émotionnelles. Il y a alors un excès de présence dans la relation.

Lorsqu'apparaissent des sentiments positifs chez l'enquêteur, ils risquent toujours d'encourager les participants à entretenir le malentendu sur sa véritable fonction. La bienveillance signifiant l'absence de jugement peut par exemple glisser vers l'empathie puis sur la sympathie qui est une forme de jugement. À l'extrême, l'enquêteur peut être tenté de profiter de la place que lui offrent les participants, d'autant plus qu'il n'aura pas à en assumer les conséquences une fois l'enquête terminée. Dans ce cas, l'enquêteur se complaît et se reflète dans la reconnaissance des participants qu'il encourage non seulement pour avoir le maximum de données, mais également pour se repaître de sa propre importance. Ce danger est d'autant plus présent lorsqu'un entretien s'étale sur plusieurs semaines en multipliant les moments de rapports personnels. Dans ces moments, la relation déborde pour s'engager dans un rapport amical ou de séduction, qui est en fait fondé sur la dette affective que ces participants estiment avoir. Se laisser ainsi porter correspond à ce que la psychanalyse appelle une névrose de contre-transfert : une addiction au transfert d'autrui. L'analyste et l'enquêteur perdent leur spécificité « pour s'apparenter à un gourou » (Paul, 2010, p. 61). Inconsciemment, ou au contraire parfois parfaitement consciemment, est exercé un pouvoir fondé sur une satisfaction narcissique à s'éprouver indispensable – qui fait bien sûr dévier l'intérêt thérapeutique pour le patient dans le cas de l'analyste et l'intérêt scientifique dans le cas de l'enquêteur. L'enquêteur accepterait de mettre les participants dans un état de dépendance, dont il ne pourra prendre en charge les effets dans la mesure où l'entretien est un temps très court ne se répétant pas. Les participants peuvent symétriquement susciter des sentiments négatifs. Ils constituent des mouvements ambivalents par rapport à la bienveillance méthodologique. Une telle hostilité a pour effet de maintenir les participants à distance et de nier la dépendance que le chercheur a besoin d'instaurer. Comme c'est le cas pour un analyste, être confronté à des affirmations profondément contraires à ses valeurs et pouvant paraître répulsives peut provoquer une angoisse ou une haine à l'égard d'un participant (Roussillon, 1999).

Être attentif à ses réactions

Ces réactions positives ou négatives ne seraient pas graves si elles n'étaient pas perçues par les participants. Elles seraient alors d'un point de vue scientifique un biais inconscient comme les autres, qui pourrait et devrait être critiqué et déconstruit pour le situer par ceux qui reprendraient le travail de l'enquêteur. Or ces sentiments sont exprimés et perçus par les participants. Cela se fait de manière largement inconsciente et souvent non verbale, dénotant et connotant des états sensoriels, affectifs et symboliques. Ainsi manifestées et perçues, ces réactions n'ont pas seulement une influence scientifique sur le recueil et l'usage des données, mais également sur la relation instaurée avec les participants. Comme dans une situation analytique, lorsque ces sentiments sont positifs, ils peuvent encourager l'investissement analytique ou amoureux fait sur l'enquêteur en signifiant un intérêt et une bienveillance dépassant la neutralité du jugement pour devenir un jugement positif ayant la forme d'une séduction (Devereux, 1980). Également comme dans une situation analytique, lorsqu'ils sont négatifs, ils peuvent empêcher l'entretien de se dérouler en provoquant une défiance vis-à-vis de l'enquêteur dont l'attitude peut devenir persécutrice envers les participants (Searles, 1981). Dans les deux cas, la déception de l'investissement mis dans l'enquêteur peut à la fois avoir comme effet au plan scientifique l'impossibilité de poursuivre l'enquête, et au plan éthique, des effets pervers sur la manière dont les participants vivront l'expérience racontée pendant l'enquête.

Dans les deux situations, c'est bien l'enquêteur qui est responsable de la transformation de la relation opérée par les participants à partir de ce qu'ils perçoivent de ses sentiments. Il doit donc prendre garde à ses attitudes, aussi bien verbales que non verbales. La difficulté est que les sentiments se manifestant ainsi sont largement inconscients. Puisqu'il n'est pas possible de les contrôler de manière consciente, il doit élaborer des tactiques permettant d'en diminuer l'effet. La gestion de ces situations par les psychanalystes peut donner des pistes, bien que ces tactiques s'inscrivent dans la dynamique d'une analyse sur le temps long où il sera possible de reprendre et de faire se modifier ces investissements. Pour ce qui est de son intimité propre, l'enquêteur doit chercher à connaître ce qui peut le faire réagir d'une manière ou d'une autre par une introspection (Calbérac & Volney, 2015; Lévy, 2000)². Quant à la relation, cela peut passer par l'explicitation aux participants aussi bien des sentiments de l'enquêteur que des malentendus qu'il repère dans sa propre compréhension ou mécompréhension. Il s'agit d'instaurer une discussion autour de ces réactions afin d'en comprendre ensemble les effets et de tenter de les circonscrire. Enfin, par rapport aux participants, l'enquêteur doit maîtriser son désir de faire dire. Cette dernière dimension est importante également sur le plan du contenu de ce que disent les participants, et non seulement sur le plan de la relation. Il s'agit également, dans le cadre d'une relation par nature incomplète, de ne pas leur faire dire des choses pouvant les traumatiser comme ils le feraient à un analyste : il y a des secrets que l'on n'est pas toujours prêt à

reconnaître soi-même. Cette troisième « sécurité » semble en fait s'appuyer sur la première, car elle ne peut pas toujours se faire en vertu d'une réflexion et d'un choix conscient. Dans la dynamique d'une enquête, il n'est pas possible de prendre le temps nécessaire pour cette réflexion et ce choix, en particulier lorsqu'il s'agit d'une conversation. La relation dépend aussi de la spontanéité des échanges où il apparaît que la bienveillance n'est pas un calcul. L'enquêteur doit donc pouvoir faire confiance à son propre inconscient. Il ne peut se contrôler ou réfléchir à chaque geste et à chaque parole. Il doit apprendre à bien laisser faire à son insu.

Conclusion : Une exigence scientifique suffisante

Si la relation transférentielle telle que la pense la psychanalyse à partir de sa propre pratique peut ainsi servir à mieux comprendre ce qui se joue dans l'échange de l'entretien sociologique, il y a cependant des différences majeures entre les deux dispositifs. En particulier, la sociologie peut dans l'absolu faire l'économie d'une telle réflexion critique limitant son champ d'action. Contrairement à la psychanalyse, dont le résultat de la cure est intimement lié aux questions éthiques qu'elle pose, la pratique de l'entretien peut être menée à bien sans se poser cette question éthique particulière. Cependant, même si cette attention a pour conséquence de limiter l'intérêt scientifique d'un entretien dans la mesure où elle peut impliquer de renoncer à certaines données, il est de la responsabilité de l'enquêteur d'en tenir compte. Il ne peut pas se désintéresser des effets que produit l'entretien pour les participants : il doit évaluer le coût que représente pour les participants le gain de ses données.

L'enquêteur doit ainsi résister à la tentation d'une méprise qui à la fois l'aide à recueillir ses données et le flatte. Il doit faire attention à la personne en face de lui ou, pour reprendre la formule kantienne de la morale, la considérer comme une fin et jamais seulement comme un moyen. C'est bien ce qui est en jeu : garder la relation instaurée dans certaines limites même si la pousser pourrait permettre d'avoir des données intéressantes supplémentaires. Paradoxalement, c'est lorsque les participants cessent d'être l'objet de la demande de l'enquêteur que celui-ci peut les instrumentaliser comme un objet s'il encourage ce malentendu. C'est à ce moment qu'ils deviennent sacrificiables au nom de l'enquête. Pour être ainsi attentif à l'autre, l'enquêteur doit être attentif à lui-même, c'est-à-dire à ce qu'il exprime dans cette relation particulière.

Cette double attention à l'autre et à soi permet de mettre en place une relation instable et en équilibre, mais pour cela même équilibrée, où les participants parlent sans prendre l'enquêteur pour un analyste et sans lui être reconnaissant. Une telle relation pourrait être dite « suffisamment bonne », d'après une expression que le psychanalyste Winnicott (2006) reprend à Klein (2001). D'un côté, elle l'est suffisamment pour permettre cette parole dans une relation bienveillante d'intérêt pour ce que disent les participants. Au-delà de la prévention des effets pervers d'une relation

qui exploiterait un malentendu sur les positions respectives de l'enquêteur et des participants, elle permet d'entretenir chez ces derniers un désir de parler qui leur donne la possibilité de continuer à se raconter au lieu de croire que tout pourrait être dit et a été dit une fois que l'enquêteur a recueilli ses données. En même temps, la relation ne doit pas être trop bonne. L'enquêteur ne doit pas entretenir chez les participants une illusion d'omnipotence comme si l'entretien était fait pour lui. Il ne doit pas être hypersensible à leurs désirs et ne doit pas accepter d'occuper la position d'analyste ou d'objet d'amour dans laquelle il peut être tenté de se mettre. Même s'il en donne l'illusion par sa bienveillance, cette illusion doit être marquée comme telle. C'est par cette frustration que l'enquêteur est suffisamment bon. Il ne l'est pas trop en refusant d'entraîner les participants dans une voie où ils pourraient tout dire et où l'enquêteur serait à leur service. Les désirs ne sont pas tous comblés, mais réorientés vers le désir de dire qui lui-même ne se réalise pas pleinement.

Cette attention à la relation et aux participants peut limiter la quantité des données recueillies dans la mesure où l'enquêteur peut renoncer à la fois à pousser la relation et à poser certaines questions pouvant entraîner les participants vers des méprises au sujet de la relation ou vers des formulations qu'ils ne sont pas prêts à assumer. Malgré cette limitation, la nécessité d'être attentif aux mouvements de son propre inconscient peut être considérée comme une nouvelle source de données permettant à l'enquêteur de percevoir des ressentis qu'il n'appréhende pas nécessairement et explicitement dans les mots ou les activités non verbales des participants. Ses propres réactions dans le contre-transfert peuvent être des indices d'un ressenti ou d'un désir qu'il discerne chez les participants. Certains psychanalystes comme Ferenczi et Racker en parlent à propos du contre-transfert qu'ils considèrent comme un outil de connaissance du patient : quelque chose se transmet du patient à l'analyste. De la même manière, la réponse émotionnelle de l'enquêteur aux participants pourrait être regardée comme une source de données : une manière de percevoir un ressenti différent et complémentaire de l'écoute de leur mise en discours.

Notes

¹ La méthode présentée est celle qui a été suivie sans être théorisée de manière aussi rigoureuse dans ma thèse de doctorat (Wadbled, 2016b). Les nombreux extraits d'entretiens, qui sont donnés dans la thèse, montrent des exemples précis des situations évoquées et analysées dans cet article.

² De ce point de vue, l'éthogéographie attentive aux ressentis et aux affects du chercheur pourrait servir de modèle pour les sciences humaines.

Références

- Abraham, N., & Torok, M. (1987). *L'écorce et le noyau*. Paris : Champs Flammarion.
- Anzieu, D. (1975). De la communication paradoxale à la réaction thérapeutique négative. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 12, 49-72.
- Assoun, P.-L. (2011). *Le transfert*. Paris : Anthropos.
- Berger, P., & Luckmann, T. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Armand Colin.
- Blin, T. (1995). *Phénoménologie et sociologie compréhensible. Sur Alfred Schütz*. Paris : L'Harmattan.
- Calbérac, Y., & Volney, A. (2015). Introduction. *Géographie et Cultures*, 89/90. Repéré à <http://journals.openedition.org/gc/3208>
- Cefäi, D., & Depraz, N. (2001). De la méthode phénoménologique dans la démarche ethnométhodologique. Dans A. Ogien, L. Quéré, & M. de Fornel (Éds), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale* (pp. 97-117). Paris : La Découverte.
- Deleuze, G. (1989). Qu'est-ce qu'un dispositif? Dans M. Foucault (Éd.), *M. Foucault philosophe : Rencontre internationale. Paris, 9, 10, 11 janvier 1988* (pp. 185-195). Paris : Seuil/Des Travaux.
- Derrida, J. (2008). *Mal d'archive : Une impression freudienne*. Paris : Galilée.
- Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.
- Durif-Varembont, J.-P. (2003). La proximité : Une éthique de l'intime. *Le Divan Familial*, 11, 191-201.
- Durif-Varembont, J.-P. (2009). L'intimité entre secrets et dévoilement. *Cahiers de psychologie clinique*, 32, 57-73.
- Ferenczi, S. (2013). *Transfert et introjection*. Paris : Payot.
- Freud, S. (1997). *Remémoration, répétition et perlaboration. La technique psychanalytique*. Paris : Presses universitaires de France.
- Garfinkel, H. (1967). *Studies in ethnomethodology*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall.
- Green, A. (2010). *Illusions et désillusions du travail psychanalytique*. Paris : Odile Jacob.
- Halbwachs, M. (1994). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Albin Michel.
- Halbwachs, M. (1997). *La mémoire collective*. Paris : Albin Michel.

- Houseman, M. (2003). Vers un modèle anthropologique de la pratique psychothérapeutique. *Thérapie familiale*, 24(3), 289-312.
- Jeudy, H.-P. (2007). *L'absence d'intimité. Sociologie des choses intimes*. Belval : Circé.
- Klein, M. (2001). *Le transfert et autres écrits*. Paris : Presses universitaires de France.
- Lacan, J. (1961). La direction de la cure et les principes de son pouvoir. *Psychanalyse : Revue de la société française de psychanalyse*, 6, 149-206.
- Lévy, J. (2000). *Egogéographies*. Paris : Editions L'Harmattan.
- Malinowski, B. (1970a). *Les dynamiques de l'évolution culturelle*. Paris : Payot.
- Malinowski, B. (1970b). *Une théorie scientifique de la culture*. Paris : Point Seuil.
- Micheli, R. (2013). Esquisse d'une typologie des différents modes de sémiotisation verbale de l'émotion. *Semen*, 35. Repéré à <http://journals.openedition.org/semen/9795>
- Mucchielli, A. (2009). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*. Paris : Armand Colin.
- Ogien, A. (2001). L'idiot de Garfinkel. Dans A. Ogien, L. Quéré, & M. de Fornel (Éds), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale* (pp. 57-74). Paris : La Découverte.
- Paperman, P. (2001). Indifférence, neutralité, engagement. Dans A. Ogien, L. Quéré, & M. de Fornel (Éds), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale* (pp. 345-360). Paris : La Découverte.
- Paul, D. (2010). *Rives et dérives du contre-transfert*. Paris : Presses universitaires de France.
- Racker, H. (2000). *Transfert et contre-transfert. Études sur la technique psychanalytique*. Lyon : Cesura.
- Roussillon, R. (1999). Actualité de Winnicott. Dans A. Clancier, & J. Kalmanovitch (Éds), *Le paradoxe de Winnicott* (pp. 9-26). Paris : Payot.
- Searles, H. (1981). *Le contre-transfert*. Paris : Gallimard.
- Tomasela, S. (2012). *Pour qui LE TRANSFERT me prenez-vous?* Paris : Eyrolles.
- Wadbled, N. (2010). Exergue : La fiction de soi et l'archive de la représentation (impression derridienne de Judith Butler). Dans J.-M. Kouakou (Éd.), *Les représentations dans les fictions littéraires* (Tome 2). *Par les pratiques fictionnelles* (pp. 201-201). Paris : L'Harmattan.
- Wadbled, N. (2016a). Produire des propositions théoriques. Épistémologie de l'usage des études de cas. *Recherches qualitatives, Hors-série*, 20, 383-394.

- Wadbled, N. (2016b). *Raconter Auschwitz : L'expérience de visite d'un espace mémoriel. Le cas d'un voyage scolaire organisé par le Mémorial de la Shoah* (Thèse de doctorat inédite). Université de Lorraine, France. Repéré à <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01483686/document>
- Winnicott, D.-W. (1969). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot.
- Winnicott, D.-W. (1975). *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard.
- Winnicott, D.-W. (2006). *La mère suffisamment bonne (textes de 1956-1958.)*. Paris : Payot.

Nathanaël Wadbled est docteur en sciences de l'information et de la communication. Il est également titulaire de masters en philosophie et en histoire. Ses recherches portent sur l'expérience de visite des lieux de mémoire et en particulier du Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau. Il est particulièrement attentif aux enjeux épistémologiques et méthodologiques impliqués par le fait de mener des études de cas sur les émotions et l'intimité des acteurs.

Pour joindre l'auteur : n.wadbled@yahoo.com